

DIALOGUES
IMPERTINENTS

I	1880 ou LE TEMPS DES MAÎTRES.	1
II	PICASSO-PEOPLE.	27
III	POUR ET CONTRE PROUST.	63
IV	NI DIEU, NI MARX, NI FREUD.	95

1880

ou

LE TEMPS DES MAÎTRES.

Rien de plus vain qu'un discours contre la mode.
(On pourrait faire un proverbe de ce fait d'expérience.)

Quelques bons esprits ont cru déceler, dans ce petit texte, une satire déguisée des mœurs actuelles. Certains étant de mes amis, je ne proteste pas ; bien qu'une telle calomnie se fonde sur une hypothèse de perfidie que rien de mes habitudes ne peut justifier. Je suis pur et innocent. Au demeurant, les bons esprits ont-ils tous la bonté qu'on leur prête ?

On m'impute le dessein de viser les *grands* peintres contemporains, mais en usant d'un procédé sournoisement indirect, qui est de *transposer* la critique sur les célébrités de 1880. Dont on sait que la gloire fut immense, et puis, qu'au fil des ans elle a perdu beaucoup de son éclat. A croire mes amis, je raisonnerais en invoquant, par méthode, quelque loi de *similitude* ; à partir de quoi, je suis sensé m'inquiéter pour les artistes les plus connus d'aujourd'hui, en me demandant si l'avenir ne leur serait pas aussi cruel qu'il le fut pour les Pompieri de la fin du siècle dix-neuf.

1880 tenait un *discours dominant* sur les Lettres et les Arts. Notre époque a le sien ; mais ce n'est pas le même. Voulant rappeler à quel point toute doctrine esthétique qui s'impose à un moment donné est fragile et précaire, j'ai tenté, à titre d'exemple, de reconstituer le dogme officiel qui prévalait il y a un siècle. On sait que le temps l'a rendu passablement ridicule. Comme tous les autres, quels qu'ils soient. Ce qui n'empêche nullement, à toute époque, la grande plupart des amateurs et des opinants d'adopter celui qui est à la mode. La majorité fait sien un discours, dont elle ne veut pas savoir qu'il est voué, comme tous les autres, à disparaître, cependant qu'à l'écart de l'actualité, de minuscules minorités, extrêmement sensibles aux arts et rebelles aux modes, voient l'invisible, l'encouragent et s'efforcent de le faire connaître. Ce fut le cas d'un milieu restreint, fort cultivé, qui, autour de Manet et de Berthe Morisot, réunissait Degas, Sisley, Pissarro, Renoir, Mallarmé et le jeune Valéry. Cependant que presse, critiques et public encensaient à l'envi les célébrités du moment. Comme allant de soi.

Je n'oublie donc pas que l'impitoyable temps réserve bien des surprises : en 1765, l'Europe cultivée prit le deuil, lorsque disparut celui que tout le monde regardait comme le plus grand peintre de son temps, Carle Vanloo. Nous n'avons pas ratifié ce jugement. Et de beaucoup ! Qu'en sera-t-il de nos admirations, dans les siècles à venir ? On peut prédire de belles déconvenues.

En sens inverse, je n'oublie pas non plus que le monde de l'Art enregistre quantité de *résurrections*. Car il doit vivre : pour vendre aux collectionneurs, il lui faut se rabattre sur les petits maîtres, quand tous les grands sont déjà vendus. Aucun autre moyen d'alimenter le marché. On voit alors le commerce ressusciter des noms jadis fameux, puis oubliés, qui empruntent une manière de légitimité nouvelle d'avoir été les grands noms d'autrefois. Ils ont marqué leur époque : à ce titre, un titre qui n'a rien à voir avec la volupté, leur importance est en quelque sorte validée a posteriori. Le plaisir des sens le cède aux extases du document et de l'archive pure. *Le monument est médiocre, mais il est historique.*

Ces retours de mode sont inéluctables : c'est alors qu'on vante la facture impeccable des artistes fin dix-neuvième, la sagesse du dessin, le fini de la touche, le lisse du pinceau... Il n'est d'ailleurs pas difficile de discerner ce qui peut, de nos jours, séduire l'acheteur ; le métier patient et paisible de ces artisans besogneux nous change *visiblement* des styles chahutés du vingtième siècle, dont il faut souffrir, sans prendre le temps de respirer, les ruptures abruptes et fracassantes. Le calme enviable d'une technique benoîtement traditionnelle compense la dispersion agitée, chère aux peintres contemporains, affichant, tour à tour, les désordres du gestuel, la saturation du n'importe quoi ou la famine sèche du minimalisme... La peinture « léchée » des Pompiers nous repose et console des maniérismes asphyxiants de l'art dit *contemporain*.

Toutefois, mes goûts n'ayant pas suivi les fluctuations de l'offre et de la demande, je persiste à ne pas ressentir comme il faudrait les grands mérites des célébrités de 1880.

Et sur chacun des glorieux Pompiers, j'ai accoutumé de dire :
« Avec votre permission, j'attendrai pour le louer que sa cote remonte. »

Quoi qu'on pense, et bien qu'en l'affaire il s'agisse avant tout de valeurs marchandes et des accidents de leur économie, ce petit dialogue n'a pas pour fin de déprécier indirectement les cotes de l'an 2000. Elles baisseront sans doute... Et nos successeurs s'étonneront de nos engouements actuels... Mais qu'en sera-t-il, dans deux ou trois siècles, alors qu'il faudra, coûte que coûte, trouver de quoi vendre...

On a cherché si je m'inspirais d'un modèle ; je ne moque personne en particulier ; qui faudrait-il moquer, alors que le public dans son ensemble est incapable de résister à l'esprit du temps et aux injonctions majoritaires : il discerne seulement ce que la mode lui désigne. Les rétifs sont rares.

Quant à ceux qui ont jugé excessive ma peinture d'un professeur vaniteux et d'un élève flagorneur, je leur répondrai seulement qu'ils doivent manquer de relations.

- Maître...

- Soyons simple ; en privé, il suffit de « *Monsieur le Professeur* ».

- Cher Maître, pardon !... Monsieur le Professeur, que vous consentiez à me recevoir est un honneur dont je ne saurais dire tout ce qu'il est pour moi : un élève inconnu, un admirateur anonyme... reçu par le plus grand nom de la critique et de l'Université...

- N'exagérez pas, jeune homme. Des noms, il en est d'autres.

- Vous êtes le plus écouté, le plus autorisé ; vous êtes le maître incontesté de l'Esthétique transcendantale.

- Voyons, mon ami ! J'ai des collègues en Sorbonne, dont l'œuvre n'est pas sans mérite.

- Ah ! Maître, Maître ! Monsieur le Professeur, je vis depuis un mois, dans l'impatience de vous entendre, en tête à tête. Déjà dans l'amphithéâtre, je suis tout ouïe. Si vous saviez ce que vous représentez pour vos élèves : vous incarnez en quelque sorte le magistère de l'Esprit...

- Je fais de mon mieux ; je travaille beaucoup mes cours.

- Votre brillante clarté nous éblouit, tous tant que nous sommes ; quand j'entends vos analyses si pertinentes, si précises, si bien documentées, je songe à Diderot commentant les salons de son temps. Mais lui s'attachait à quelques tableaux, tandis que vous avez à rendre compte de la multitude des siècles.

- Malheureusement, je ne peux exposer en cours tout ce que je sais. Malgré moi, je survole.

- Mais nous apprenons tant !... Maître, cela ne se fait pas, je le sais, je ne peux m'empêcher de regarder votre intérieur et d'admirer.

- Je vous en prie ; examinez tant que vous voulez. Je vous donnerai les explications.

- Vous vivez dans un musée ! Que de belles choses !

- C'est vrai : j'aime les belles choses.

- Tous ces rideaux si joliment découpés...

- Les lambrequins sont taillés dans la soie orientale. Un dessin unique.

- Ce buffet ou bahut... est une vraie splendeur.

- N'est-ce pas ? C'est un dressoir. XVIème siècle. Renaissance française. Région de la Loire. Une copie d'une qualité exceptionnelle. Supérieure à l'original. Contemplez aussi la table qui va avec ; elle est somptueuse.

- Une merveille !... Quelle magnifique pendule !

- Un cartel de Lenoir. Rocaille. XVIIIème siècle. Et là, un régulateur de la même époque. Très rare.

- Je crois bien !... Ces deux vases, je n'en ai jamais vus de semblables. Est-ce français ?

- Vous ne pouvez pas savoir et je vais vous l'apprendre : ces deux potiches en forme de balustre sont des « *famille noire* » dites Kien Long, du nom d'un empereur qui régnait en Chine au temps de notre roi Louis XV.

- Oh ! C'est la première fois que je vois un... canapé aussi curieux.

- Les spécialistes nomment ce siège une « duchesse brisée ».

- Vous m'apprenez toujours quelque chose !

- La princesse des Laumes m'a fait l'honneur de dîner ici, il y a quelques jours, afin que je lui présente un jeune critique plein d'avenir, Monsieur Arsène Dupin.

- Vous l'avez cité dans votre cours...

- Oui, car il est aussi un poète délicieux. Retenez bien ce nom ; voici un écrivain dont on parlera.

- Je retiens le nom... Mais je vous ai interrompu.

- La princesse a tout de suite remarqué ce siège exceptionnel, qui est signé Foliot, l'estampille d'un ébéniste très célèbre au XVIIIème ; elle a considéré ce meuble de près, longuement, m'a donné toutes sortes de détails sur le bâti, la ceinture, et les attaches... et s'en est déclarée exceptionnellement envieuse. C'était un peu comme si elle sollicitait un don.

- Ah bon ! Un cadeau ?

- J'aime ce souvenir de famille ; cette duchesse brisée vient de mon bisaïeul ; alors curieusement la princesse

a braqué son face à main un peu partout dans ce salon, et elle a passé en revue l'ensemble du mobilier.

- Elle a admiré...

- Pas le bureau du maréchal Lannes. Pourtant unique ; voyez ces bronzes ciselés comme de l'orfèvrerie. La princesse déteste le style Empire, dont elle dit qu'il est un style de parvenus ; elle le décrète affreusement vulgaire. Moi, quoique bon républicain, je tiens Napoléon pour une de nos gloires, et je ne hais pas les arts de son temps... Je vous signale ces chaises tout à fait impériales.

- Merci de m'instruire ! Je suis si mal informé ; que de nuances m'échappent !... Mais j'aime beaucoup vos chaises.

- Après l'inspection, j'attendais un jugement autorisé de cette femme de goût, qui passe dans le Faubourg pour un grand connaisseur. A la fin, sur le ton éminemment distingué qui est le sien, elle a proféré une manière de sentence, comme pour me noter, en déclarant que j'habitais un bric-à-brac de première classe.

- Un bric-à-brac, voyez cela...

- Elle a lancé la phrase avec une sorte de légèreté joyeuse. Mais je n'ai pu m'empêcher de juger l'appréciation quelque peu ambiguë.

- Tout de même !... Première classe...

- Cette grande dame est assez moqueuse ; il faut prendre ses compliments avec circonspection. Elle a des finesses... suspectes. Et surtout elle a les faiblesses de son monde. Elle est frivole et son jugement compte moins qu'elle ne le croit. J'ai pour moi tous les antiquaires et tous les historiens de l'art.

- Entouré de si belles choses, vous vivez dans un intérieur de rêve.

- Je ne suis pas mécontent de mes choix.

- Et... si j'ose rappeler les termes tellement aimables de votre lettre, je puis même espérer voir votre collection, dont on parle tant !

- Je pense que vous ne serez pas déçu... Passons ici... Nous bavarderons en regardant. Ma collection n'est pas immense ; un modeste professeur, même académicien, n'a pas les moyens de s'offrir des toiles de vastes dimensions.

- Si je puis me permettre : la taille ne fait rien à l'affaire. Un petit chef-d'œuvre vaut mieux qu'une grande tartine.

- Toutefois, je puis dire, sans me flatter, que je possède un tableau de chacun des maîtres les plus remarquables de notre temps. Au moins un tableau...

- On en parle à l'Ecole. On vous envie...

- Il me faut reconnaître aussi que mes choix furent heureux.

- Qui saurait mieux que vous détecter le génie ?

- J'ai les meilleurs, mais en petite format. Comme vous voyez, ce Bonnat est réduit.

- Vous pensez ? Je le trouve si beau !

- Le portrait de mon père... Observez l'économie des moyens ; je dirais même leur austérité, seulement du noir, du gris...